Document generated on 04/25/2024 12:12 a.m.

24 images

Promesses entraperçues

Jacques Kermabon

Number 139, October–November 2008

Le cinéma français dans tous ses états

URI: https://id.erudit.org/iderudit/25273ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Kermabon, J. (2008). Review of [Promesses entraperçues]. *24 images*, (139), 25–25.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Promesses entraperçues

par Jacques Kermabon

L'homme qui marche d'Aurélia Georges

De 53 films en 2000 à 69 en 2005, environ un bon quart de la production française est constituée de premiers longs métrages. Combien de promesses non tenues, de renoncements, de glissements vers la publicité ou la télévision, voire de pures et simples disparitions vers tout à fait autre chose ? Il est dur de durer même pour ceux qui se fondraient harmonieusement dans le paysage tranquille du cinéma français.

Que dire alors de ceux qui tranchent sur les autres ? Qu'est devenu, par exemple, Christophe Blanc, qui avait offert à Agnès Jaoui, après ses prestations chez Resnais, son plus beau rôle, dans ***Une femme d'extérieur*** (2000), film âpre et tendre à la fois ? Il a signé un téléfilm réussi produit par Pierre Chevalier pour Arte en 2003, ***Une grande fille comme toi***, dont le nom figure dans la liste des bénéficiaires de l'Avance sur recettes en 2008 avec un projet titré *Blanc comme neige*. Il faudra attendre pour savoir. Parmi d'autres qui font preuve d'une indéniable écriture personnelle, tels Philippe Ramos (***Capitaine Achab***, 2008), ou ces lauréats du prix Jean-Vigo[1] que sont Orso Miret (***De l'histoire ancienne***, 2000 ; ***Le silence***, 2004), Laurent Achard (***Le dernier des fous***, 2006), Serge Bozon (***La France***, 2007), on ne peut que constater que leur travail n'est pas encore reconnu à la hauteur de leur talent. Dans un registre moins habité, Vincent Dietschy s'impose dans la comédie de caractère avec ***Didine*** (2008), portrait, au sens de La Bruyère, d'une indécise. Parmi les nouveaux venus, Antony Cordier (***Douches froides***, 2005), Isabelle Czajka (***L'année suivante***, 2007), Céline Sciamma (***Naissance des pieuvres***, 2007), Mia Hansen-Love (***Tout est pardonné***, 2007) ont aussi retenu l'attention. Ils n'ont rien de très novateur, ont en commun de porter des regards assez justes sur l'adolescence (celle de leurs auteurs respectifs ?), mais il est trop tôt pour savoir si la bonne tenue de ces premiers pas est véritablement riche de promesses.

Nous préférons encore porter nos espoirs sur des films pratiquement pas vus, aux sujets suicidaires, peu aimables, ***Dans ma peau***, de Marina de Van (2002), et ***Barrage***, de Raphaël Jacoulot (2006), deux glissements vers la déraison. Marina de Van n'est pas une inconnue, elle a travaillé avec François Ozon. Interprète et coscénariste de ***Je pense à vous*** (Pascal Bonitzer, 2006), elle y apportait la touche d'opacité qui, seule, rehaussait l'intérêt du film. ***Dans ma peau*** jouit d'une certaine notoriété, même auprès de ceux qui ne l'ont pas vu. Il faut reconnaître que son portrait d'une femme qui s'automutile est, par moments, difficilement regardable. Il est le signe en tout cas d'une indéniable personnalité. ***Ne te retourne pas***, avec Monica Belluci et Sophie Marceau, devrait le confirmer. Le premier long métrage de Raphaël Jacoulot est, lui, complètement passé inaperçu. Si la folie de ***Barrage*** est douce, elle n'en est pas moins cruelle. Le film décrit la lente dérive d'une femme qui vit seule avec son fils au bord d'une retenue d'eau. Le décor y a une place centrale, moins comme symbole que comme résonance sensible. On croit flirter avec le fantastique, on s'immisce en fait dans une démence, une horreur tranquille, qui conduit au meurtre. Il n'y a pas encore de nouveau film de Raphaël Jacoulot à l'horizon.

Parmi les plus récents, ***L'homme qui marche***, d'Aurélia Georges (2008) s'est distingué malgré une sortie discrète. Inspiré d'une histoire vraie et constituant, en cela, un hommage à un disparu, le film brosse le portrait d'un écrivain russe qui vivait à Paris dans les années 1970 et 1980 et qui s'est retrouvé dans le plus total dénuement, riche seulement de sa dignité. La clarté du trait, la volonté de décrire les événements sans parti pris permettent à ce film de laisser entendre beaucoup sans jamais hausser le ton ni être explicite.

Barrage de Rafaël Jacoulot

La fréquentation assidue des courts métrages me laisse à penser que nous pouvons compter sur d'autres imminentes « révélations ». Il serait prématuré de les évoquer dès maintenant. Mais j'ai les noms.

1. Prix accordé chaque année depuis 1951 à « un réalisateur français distingué pour son indépendance d'esprit et son originalité de style ».